

**LE PAUVRE HÈRE QUE NOUS APPELLERONS
ARMAND PAR COMMODITÉ**

J'ai écrit les pages qui précèdent d'un seul trait, en regardant de temps en temps par la fenêtre la petite pluie fine qui tombe depuis des semaines sur la ville. Les montagnes au loin, je ne les vois plus. L'hiver approche et tout est noyé dans le brouillard. L'humidité dégouline de toutes parts sauf dans ma cambuse où je reste assis à ma table, face à cette mer improbable où je me plais à naviguer à perpétuité. Je vous ai dit que les murs étaient peints en bleu, bleu sombre jusqu'à un mètre cinquante et bleu clair au-dessus, jusqu'au plafond. Je n'ai pas eu besoin de plus pour imaginer là une ligne d'horizon océanique et plutôt que d'écrire *Mort aux Vaches* sur le mur, je me suis plu, dès le premier jour où je reçus une pointe bic, à dessiner un minuscule paquebot sur l'horizon imaginaire. On voyait à peine son panache de fumée partir dans le même sens que lui. Quelques jours plus tard, j'ajoutai une bande d'oiseaux lointains et puis je m'étais dit que c'était amplement suffisant pour me permettre de partir, de respirer le vent du large. Lorsque je levai la tête de ma table, je ne voyais plus la pluie fine mais je sentais l'odeur salée du large, j'entendais les jappements des goélands. Je vous le dis, il faut très peu de choses pour être heureux et encore moins pour en avoir déjà trop. Mon cœur se gonflait et je me levais pour sautiller sur place et me décontracter. Mais tout cela n'est qu'enfantillage, ce qui était important se passait et se passera sur le papier.

Donc, j'en reviens à mon histoire la plus récente.

Quelques années auparavant, alors que je travaillais déjà sur ma théorie du Dragon (et je vous en parlerai à loisir par la suite, n'allons pas trop vite), quelques années auparavant, j'avais vu débarquer chez moi un pauvre hère qui était fort malheureux. Il faisait incontestablement partie de cette minorité qui m'était réservée. Rejeté par la psychanalyse classique, il se morfondait seul face à ses démons. Il était arrivé chez moi, envoyé par la femme de ménage d'une de ses tantes, femme charmante par ailleurs, qui avait très courtement usé de mon savoir-faire et qui m'en avait gardé une grande reconnaissance.

La femme en question était embringuée dans une histoire de frère dépressif et schizophrène que je vous raconterai si cela trouve place dans mon récit.

Le pauvre hère, que nous appellerons Armand par commodité et par respect pour sa vie privée mais qui portait un tout autre prénom, vous vous en doutez, ce pauvre Armand se débattait contre une obsession, le fantasme d'être harcelé, tourmenté par un de ses patrons. Des milliers de gens éprouvent ce genre de sensation, qui provient essentiellement de leur dépendance malade à leur travail et aux psychoses cruelles et subtiles de leurs employeurs qui trouvent là un prétexte pour assouvir leur besoin de domination. Sans trop d'intérêt, j'écoutai pendant quelques semaines les élucubrations de cet Armand, distillant ça et là mes questions abruptes dont j'avais fait ma spécialité. Le gars, qui était innocent et intelligent tout à la fois, avait l'air d'aller mieux et j'envi-

sageai de lui proposer d'interrompre nos séances. Pour tout vous dire, elles m'ennuyaient solidement. J'allais me décider à lui donner son congé avec l'adresse d'un collègue, lorsque certains détails de son récit me mirent la puce à l'oreille. Des détails que j'avais déjà entendus. Je pris davantage de notes et je tentai de mieux cerner la personnalité étrange de cet employeur tortionnaire.

Il faut dire qu'une autre de mes particularités était de prendre des notes lorsque mes patients s'engageaient dans les chemins rocaillieux de leurs histoires alambiquées. Je prenais des notes sur des fiches et je notais, non pas les faits, mais les mots utilisés pour les décrire. Je créais ainsi une galerie de mots, une imagerie, un bestiaire propre à chaque patient. Et je parvenais, parce que j'étais différent de lui, à dire les choses avec d'autres mots et à lui montrer quelle signification il attachait aux mots d'abord, aux faits ensuite. Par triangulation, il en arrivait à distinguer les écarts de sa vision des choses.

C'était assez passionnant car cela se construisait au fur et à mesure, à partir des mots eux-mêmes, dont le mélange alchimique était particulier à chaque personne. En fin de course, il était étonnant de revenir sur les étapes du chemin sémantique parcouru. Cela me permettait aussi de garder mémoire des étapes et de ne pas confondre mes patients. J'avais ainsi la mémoire de chaque séance, de chaque année et de chaque personne. Et je pouvais décréter objectivement quand le patient avait retrouvé sa vision de la réalité, son harmonie avec le monde et avec la personne qu'il était profondément. Je pouvais alors le convaincre de me lâcher.

Et c'est pour cela que le récit d'Armand avait pu me frapper et m'intriguer à partir d'un certain point où il s'était mis à me rappeler les mots, les faits d'une autre aventure, beaucoup plus ancienne.